

I

Juste quelques remarques sur *La Flagellation*, qui en a déjà suscité de si nombreuses. Car pour expliquer ce grand tableau les historiens, les critiques et même de nombreux simples écrivains n'ont pas ménagé leur peine.

Mais il est tout aussi vrai qu'ils n'ont pas réussi à en résoudre tous les problèmes, dont deux des plus importants sont la date de l'œuvre et ce que signifient trois figures qui y sont peintes sur le devant d'une scène où le supplice du Christ n'est représenté qu'à l'arrière-plan, et de façon bien peu réaliste, comme s'il était d'un autre temps ou d'un autre lieu – d'un autre lieu dans l'esprit – que l'événement que cette peinture remémore.

De ce second point de vue, qu'il ne faut d'ailleurs pas séparer de l'autre car sens et date

ne peuvent qu'interférer, des interprétations très différentes ont été avancées, depuis bientôt maintenant deux siècles, et personne encore n'a pu faire accepter à personne la totalité de l'une quelconque de ces hypothèses, encore que l'une d'elles ne s'efface, parfois, que pour reparaître un peu modifiée des années plus tard.

C'est le cas de la plus ancienne, qui sur la foi d'un tout aussi vieux témoignage voyait dans le plus jeune des trois hommes campés au premier plan du tableau le demi-frère assassiné du prince régnant à Urbino lorsque *La Flagellation* fut peinte. J'imaginai cette thèse discréditée depuis la monographie de Kenneth Clark, en 1951, et qu'il n'y avait eu depuis lors que deux ou trois historiens – dont, tout de même, Eugenio Battisti – pour la soutenir, mais voici qu'à l'occasion du cinq centième anniversaire de la mort de Piero elle reparaît, justifiée d'une autre façon, dans le grand catalogue de l'exposition du Palais ducal d'Urbino. Où conclusion en est tirée que le tableau fut peint en 1454, dix ans après la mort d'Oddantonio.

Je n'entreprendrai pas de retracer cette longue suite d'hypothèses, certaines bien ténues

sinon franchement aberrantes. Ainsi, dans le premier cas, quand Marilyn Aronberg Lavin décide que le célèbre astrologue d'Urbino, Ottaviano Ubaldini, tente à l'avant de la scène de consoler Ludovic Gonzague, le prince régnant à Mantoue, de la mort d'un enfant que celui-ci avait adopté. Et dans le second, c'est John Pope-Hennessy s'imaginant, en dépit de toute sa science, que ce n'est pas le Christ qu'on supplicie là mais simplement saint Jérôme, le traducteur, qui a rêvé une fois d'être flagellé. Cependant que deux érudits discuteraient avec un ange des vertus comparées des auteurs classiques et des Pères de l'Église.

L'essentiel, de mon point de vue d'aujourd'hui, c'est de constater que dans ce concert de voix discordantes une certaine évidence s'est tout de même fait place, qu'il me faut donc évoquer d'emblée, ce sera mon point de départ. C'est Kenneth Clark qui, sinon le premier, du moins avec le plus d'efficacité, a supposé que le tableau faisait allusion au sort malheureux de Constantinople au milieu du siècle ; et plus précisément peut-être au concile de Mantoue, de 1459, qui avait cherché comment contenir l'avance des Turcs. L'homme à la barbe bifide, en robe de voyageur, ce se-

rait un de ces Byzantins que le jeune Piero della Francesca avait vus à Florence en 1439 quand, étonnant les Italiens par précisément leurs barbes, ils étaient venus demander secours à l'Église d'Occident. *La Flagellation* a trait, d'une façon ou d'une autre, au projet de croisade que tentaient de mettre sur pied quelques Occidentaux dont le Pape, a pensé Kenneth Clark avec clairvoyance. Après quoi Carlo Ginzburg, en 1981, reprit et précisa, à son idée, l'hypothèse et en 1992, au colloque de Washington sur le « *Monarca della Pittura* » Maurizio Calvesi ajouta à cette interprétation, qui me semble irréfutable en ses grandes lignes, quelques précisions importantes.

Grande question, en effet, et irrésolue par la référence à Constantinople et au projet de croisade, qui est ce jeune homme blond qui se tient au centre du groupe du premier plan ? Ce très jeune homme aux pieds nus, en tunique simple à l'antique, au front ceint du feuillage d'un laurier qui pousse derrière lui à la fois très loin et très près, et si blond et avec un regard si perdu dans de l'invisible qu'on est prêt à penser, tous les commentateurs l'ont fait, qu'il y a en lui du surnaturel : un ange,

ont imaginé certains, un mort, ont avancé d'autres ? Dans la théorie de Carlo Ginzburg, ce jeune être dont on perçoit clairement la résolution, l'assurance, et qui est à l'évidence en rapport direct avec le Christ flagellé au centre de l'autre groupe, c'était Buonconte, le fils illégitime du duc d'Urbino, que celui-ci chérissait et qu'aimait tout autant que lui, et admirait, Bessarion, le grand humaniste : Buonconte étant déjà un lettré, un helléniste accompli, quand il mourut, à 17 ans, en 1458, de la peste. Buonconte, désormais simple souvenir mais toujours riche de ses promesses, serait dans *La Flagellation* aux côtés de Bessarion, il ferait valoir la cause byzantine aux lendemains difficiles du concile de Mantoue. Mais aucun portrait n'est resté de Buonconte. Il n'est ainsi qu'une simple conjecture. L'interprétation qui réfère à la nouvelle croisade manque en ce point du tableau – qui en est pourtant le plus important, on n'en doute pas – du soutien d'un fait qui serait alors décisif.

C'est à l'établissement de ce fait que s'est attaché Calvesi, qui a des arguments très forts à l'appui de l'idée que cet être si étrange, ou étrangement signifié, n'est autre que Mathias